

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 48

Artikel: La traite
Autor: Fourier, Eugène
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197854>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGELER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerlye, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coiré, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Causerie d'un rhumatisant.

Le rhumatisme. — Une cure à Lavey. — La contrée. — Les baigneurs. — Les bains de sable.

Tout à fait par hasard, je me trouvais un jour en compagnie d'un homme aux longs sourcils noirs, au nez en bec d'aigle, à la bouche large et armée de dents à effrayer un maître de pension. Cet ensemble était entouré d'une barbe remontant en côtelettes jusqu'aux oreilles.

C'était la première fois que je voyais ce personnage, qui se donnait une attitude sérieuse et de grands airs méditatifs. Il n'était ni beau ni sympathique, loin de là. Aussi, restâmes-nous longtemps en présence l'un de l'autre sans échanger une parole.

Tout à coup, une crise de sciatique me fit faire une grimace.

« Etes-vous indisposé ? » demanda mon vis-à-vis.

— Ah ! lui dis-je avec amertume — mais en manière de plaisanterie — il faut avouer que celui qui a imaginé le rhumatisme a fait là une triste invention !

A ces mots, le monsieur sérieux fronça ses longs sourcils, qui s'allongèrent sous les bords de son chapeau haute forme comme les cornes d'un escargot, quand ce mollusque se met en marche.

Interprétant mal mes paroles et croyant que j'avais voulu me livrer à des murmures contre la Providence, il ouvrit de grands yeux, et les fixant sur les miens, il me dit d'un ton sentencieux :

« Dieu a fait le rhumatisme pour punir les méchants ! »

— Ah ! c'est pour cela, répliquai-je, que tant de gens en ont... En êtes-vous peut-être atteint, monsieur ?

Mon interlocuteur, trouvant la plaisanterie peu de son goût, tourna les talons.

Tous les rhumatisants me pardonneront ce moment de mauvaise humeur, tous savent que cette maladie, dans n'importe quelle de ses nombreuses variétés, engendre le noir, la mélancolie, fort souvent le dépit.

Que le rhumatisme soit articulaire, musculaire, sciatique ou goutteux, qu'il se manifeste sous la forme de torticolis ou de lombago, qu'il se promène malignement par tout le corps, c'est toujours, on peut le dire, un fort vilain locataire.

Et ce qu'il y a de plus décourageant dans cette singulière et douloureuse affection, c'est que, dans la plupart des cas, elle résiste avec opiniâtreté à tous les traitements, sans en excepter un seul, depuis la prescription du meilleur praticien, jusqu'au cataplasme et à la tisane des vieilles femmes.

Entrez un peu dans la chambre d'une personne atteinte de ce mal depuis un temps plus ou moins long : c'est une véritable officine, un musée de flacons de toutes formes et de toutes odeurs. La commode est encombrée de pots à moitié remplis de pommade, de petits cartonnages s'ouvrant en tiroir et contenant de mignons paquets de poudres diverses; plus loin, à côté d'emplâtres poreux, du « pa-

pier de pauvre, » des mouches de Milan, des vésicatoires et mille autres ingrédients. Les uns ont été avalés au détriment de son estomac, les autres ont servi à badigeonner, à frotter, écorcher son épiderme endolori.

Si après l'emploi de l'un ou de l'autre de ces spécifiques, tous indiqués comme infailibles, vous vous trouvez un peu mieux, ne soyez pas à ce point déboussaillés de leur en attribuer la cause. Dans la plupart des cas de guérison, on peut être presque certain que la maladie avait fait son temps, qu'elle était à son déclin, qu'elle devait cesser quand même, ou qu'une bonne hygiène, aidée d'exercices physiques et d'une robuste constitution en a eu raison.

Oui, les nombreuses fioles dont vous avez usé, et sur lesquelles on lit en lettres apparentes : *Agitez la bouteille*, sont, neuf fois sur dix, bien innocentes d'un pareil résultat.

Oh ! que nous sommes parfois simples et crédules et que messieurs les pharmaciens doivent en rire de bon cœur ! Aussi, lorsque survient une saison mauvaise, froide, humide, pluvieuse, les entend-on se dire malicieusement entre eux : « Excellent pour les rhumatismes ! Les affaires vont repiquer ! »

Le rhumatisant n'est pas seul à essayer successivement de tous les remèdes qu'on lui conseille, il en est ainsi de tous les malades. Chacun tient à conserver ce misérable corps auquel nous sommes tant attachés

Dans les *Femmes savantes*, de Molière, quand Philaminte dit à son mari :

Le corps, cette guenille, est-il d'une importance, D'un prix à mériter seulement qu'on y pense ?

Chrysale lui répond :

Oui, mon corps est moi-même et j'en veux prendre Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère. [soin.]

Et tous, les uns comme les autres, jeunes et vieux, riches et pauvres, religieux ou profanes, nous abondonons dans le sens de Chrysale ; tous nous rivalisons d'efforts et de soins méticuleux pour conserver notre guenille.

On ne peut guère parler de malades ou de maladies sans songer aux médecins. — J'aime beaucoup les médecins ; ces messieurs sont en général d'un commerce facile, et leur conversation toujours intéressante. Et puis, ce qu'il y a d'agréable, c'est que tout en causant avec eux de politique, de sciences, de questions sociales ou autres, il y a toujours moyen de faire tomber la causerie sur le bobo dont vous souffrez, et de leur tirer ainsi quelque petite consultation. Ils s'en aperçoivent bien, cela va sans dire, ils nous viennent venir, comme on dit, mais ils s'y prêtent de bonne grâce et nous le pardonnent volontiers.

Disons à ce propos que le jeune Bonaparte, qui devint plus tard le grand empereur et le maître du monde, usa de ce même procédé envers le célèbre docteur Tissot, dont la réputation était universelle.

En effet, en 1787, Bonaparte, alors simple officier d'artillerie, lui écrivait d'Ajaccio, en Corse, une longue lettre, fourmillant de men-

d'ortographes, pour lui demander des conseils au sujet d'un vieil oncle qui souffrait cruellement de la goutte.

Et Bonaparte terminait en priant le savant médecin d'excuser son griffonnage qu'il fallait attribuer à une fièvre tierce, dont il était atteint depuis un mois.

« On voit par là, dit le biographe de Tissot, que le jeune Bonaparte, qui n'avait l'air de demander des conseils au docteur Tissot que pour son oncle seulement, cherchait à lui escamoter une consultation pour sa fièvre tierce. »

Mais, pour en revenir aux affections rhumatismales en général et à la sciatique en particulier, il faut reconnaître qu'on ne peut exiger l'impossible de son médecin. Neuf fois sur dix, il reste impuissant devant ce mal revêche, décourageant, et dont la science n'a pu jusqu'ici avoir raison d'une manière certaine.

Aussi le praticien le plus qualifié est-il souvent fort ennuyé, désappointé devant son malade et réduit à ce petit dialogue :

— Bonjour, comment allez-vous aujourd'hui ?

— Aie !... brrrou !... ça ne va pas, docteur, point de changement, pas la plus petite amélioration.

— Faut pas vous décourager, ça va finir ; nous allons contre la bonne saison... Tenez-vous bien au chaud et évitez les courants d'air. Et surtout de la patience, de la volonté. Il faut absolument réagir contre le mal. N'y point penser et faire comme s'il n'existait pas... Et puis du mouvement, croyez-moi, du mouvement !... Au revoir.

— Au revoir, merci, docteur.

Il a raison, le docteur, car on peut agir très efficacement sur la maladie par le fait seul de la patience et de la volonté.

Mais le malade ne l'entend pas toujours de cette oreille. A peine le docteur s'est-il retiré qu'il se retourne péniblement dans son lit en ronchonnant :

« Oui, va seulement, si jamais tu attrapes une sciatique, tu viendras te plaindre à moi !... C'est alors que je te dirai avec bonheur : Faut pas y penser, cher docteur, faut pas y penser ! »

Rien ne caractérise mieux l'inutilité des nombreux remèdes dont nous venons de parler que cette plaisante recette :

Procurez-vous un foulard provenant d'une demoiselle de cinquante ans qui n'ait jamais désiré se marier. Plongez le dit foulard trois fois dans l'étang d'un meunier qui n'ait jamais fait tort à ses clients. Mettez-le sécher dans le boudoir d'une cantatrice qui ne se soit jamais enrôlée. Marquez-le ensuite à l'encre, en vous servant de la plume d'un avocat qui n'ait jamais perdu de procès. Puis, faites appeler un médecin qui n'ait jamais laissé mourir un patient et remettez-lui le foulard ainsi préparé, afin qu'il vous enveloppe la région malade.

(A suivre.)

L. M.

La traite.

M. Savonot attend ce jour-là une traite de quinze cents francs ; il s'aperçoit qu'il lui manque trois cents francs pour la payer.

Cette constatation l'ennuie.

Il s'en ouvre à sa femme.

— Il me manque trois cents francs pour payer la traite Robichard, lui dit-il.

— Te voilà bien embarrassé, répond Mme Savonot; tu les trouveras facilement: nous avons assez d'amis qui seront enchantés de nous rendre service.

— D'autant plus, répond Savonot, que ce n'est que pour quelques jours.

— Va au plus près, chez les Duru, ils s'empres- seront de te les donner.

Savonot n'a jamais rien emprunté. Il n'est pas rassuré. Il a tellement entendu dire que lorsque l'on a besoin d'argent, tous les amis vous ferment leur bourse, qu'il craint un refus.

Il se rend chez les Duru.

Ce sont des amis: leurs femmes ont été camarades de pension; ils se voient journellement, dînent chez l'un chez l'autre. Duru occupe une haute situation financière; il est impossible qu'il n'accueille pas sa demande.

On introduit Savonot.

— Ah! c'est vous, mon cher ami! s'écrie Duru; quel heureux hasard me procure le plaisir de votre visite?

— Ce n'est pas le hasard.

— Vous avez quelque chose à me dire, tant mieux! Justement, ma femme s'habille pour aller voir la vôtre.

— Je viens vous prier de me rendre un petit service, dit Savonot mis à l'aise par cet accueil.

— Avec le plus grand plaisir; vous voulez peut-être que je vous prête ma voiture?

— Non, je vous remercie.

— Elle est en réparation en ce moment.

— J'ai une traite à payer demain; il me manque trois cents francs: je viens vous les demander sans façon.

— Je vous sais infiniment gré d'avoir pensé à moi dans cette circonstance, dit Duru, l'air gêné.

— Je vous les rendrai dans quelques jours.

— La question n'est pas là.

— Je suis venu au plus près.

— Et vous avez bien fait. Vous me voyez désolé de ne pouvoir vous être agréable; j'ai envoyé tout mon argent disponible hier à mon beau-frère pour acheter une maison de campagne. Comme cela tombe mal! Croyez à tous mes regrets: c'est ma femme qui va être furieuse!

— Je regrette de vous avoir dérangé.

— Pas du tout! Vous auriez dû me prévenir. Si vous étiez venu hier; c'est toujours comme cela! Madame Savonot est toujours en bonne santé?

— Toujours, merci, dit Savonot qui se retire cruellement désappointé.

C'est donc vrai, se dit-il, on n'a des amis que lorsque l'on n'a besoin de rien.

Allons chez un autre.

Il se rend chez les Beauvert, des industriels.

J'espère que celui-là ne voudra pas me refuser, se dit Savonot.

C'est Mme Beauvert qui le reçoit.

— Monsieur Savonot! s'écrie-t-elle, je suis bien heureuse de vous voir. Nous parlions de vous avec mon mari, ce matin; il veut vous montrer des bibelots qu'il a achetés.

— Beauvert n'est pas là?

— Non, mais il ne va pas tarder à rentrer. Peut-on savoir?...?

— Je viens le prier de me rendre un petit service.

— Il sera enchanté de le faire.

— Je n'en doute pas. Il me manque trois cents francs pour payer une traite: je viens vous les emprunter.

Mme Beauvert devient sérieuse.

— Comme c'est ennuyeux que mon mari ne soit pas là, dit-elle; je ne me m'occupe pas des affaires; je n'ai pas d'argent; vous savez, les femmes...

— Je comprends cela.

— C'est mon mari qui a la clef de la caisse. Je l'entends qui rentre; je vais le prévenir.

Elle court au devant de son mari.

— Monsieur Savonot vient l'emprunter de l'argent, lui dit-elle à voix basse; dis-lui que tu n'en as pas.

— Tranquillise-toi, répond Beauvert.

— Trois cents francs! C'est louche.

Beauvert tend la main à Savonot.

— Ce cher Savonot; quel bon vent vous amène?

— Ce n'est pas un bon vent; je viens vous de- mander un service.

— Au contraire!

— Je viens vous prier de me prêter trois cents francs pour quelques jours.

Beauvert paraît désespéré.

— C'est comme un fait exprès! s'écrie-t-il: ma femme a payé sa couturière; il ne me reste pas cin- quante francs à la maison.

C'est toujours comme cela!

— C'est toujours comme cela, répète amèrement Savonot.

— Si vous étiez venu il y a deux jours, cela ne souffrait aucune difficulté. Je suis désolé de ce contre-temps. Vous savez, mon cher Savonot, que ce sera toujours pour moi un véritable plaisir que de vous être agréable. Je ne peux pas vous offrir cin- quante francs.

— Je ne voudrais pas vous gêner.

— Ah! que je suis ennuyé!

— Je n'en doute pas; adieu, dit Savonot qui se retire accompagné par Beauvert, qui le comble de protestations d'amitié.

Savonot ne peut pas en croire ses oreilles; il se demande s'il n'est pas le jouet d'un rêve.

Il passe devant un grand restaurant dont il connaît intimement le propriétaire; il est un de ses bons clients.

Allons voir Lefour, se dit-il; peut-être qu'il ne me refusera pas ce petit service.

Il est trois heures, le restaurant est vide; les garçons apprennent les tables pour le soir.

Mme Lefour est au comptoir.

— Monsieur Savonot, dit-elle; quel plaisir de vous voir; vous allez toujours bien?

— Très bien, madame, je vous remercie; monsieur Lefour n'est pas là?

— Il est à la cave; je vais le chercher.

Elle va trouver son mari.

— C'est monsieur Savonot, lui dit-elle; sans doute, il vient te commander un dîner.

Le restaurateur accourt.

Il serre les mains de Savonot.

— Vous voulez me parler? interroge-t-il.

— Je viens vous prier de me rendre un petit ser- vice en passant.

Lefour prend une attitude circonspecte.

— Mais, certainement, avec plaisir.

— Je viens vous demander trois cents francs pour quelques jours; j'ai une traite à payer.

— C'est de la déveine! s'écrie Lefour; il y a une heure, j'ai payé une traite, je n'ai plus d'argent et, vous savez, les affaires vont si mal.

— On ne mange plus? demande Savonot.

— Si, mais on ne fait plus d'extra; nous n'avons de bénéfices que sur les extra. Les temps sont durs.

— Je m'en aperçois.

— Si vous étiez venu seulement une heure plus tôt.

— Il faut toujours venir une heure plus tôt, dit Sa- vonot.

— Quand on veut rendre service, il y a toujours un empêchement.

— Toujours, répète Savonot; adieu!

Il va chez une dizaine d'amis, partout il éprouve un refus.

La bonne leçon, se dit-il; elle vaut bien trois cents francs.

Il heurte un promeneur sur le boulevard.

— Tiens, c'est Savonot, dit le promeneur; com- ment vas-tu?

C'est un ami de collège qu'il ne fréquente pas, un photographe.

— Tu ne viens jamais me voir, reprend l'ami; tu as de si belles relations que tu me laisses.

— Elles sont jolies les belles relations! s'écrie Savonot avec amertume.

— Tu as des ennuis?

Savonot dont le cœur déborde s'épanche dans le sein du photographe.

— Et tu n'as pas pensé à moi! il est vrai que je ne compte pas.

— Ne m'accable pas.

— Viens à la maison, ma femme sera bien con- tente de te voir; nous parlons souvent de toi. C'est bien le diable si nous ne trouvons pas trois cents francs.

— J'allais emprunter cette somme à un établisse- ment de crédit.

— Je ne te le permets pas.

Savonot suit le photographe, il habite un sixième; sa femme, une gentille petite brune, le reçoit cor- dialement.

Le photographe ouvre un secrétaire.

— Je savais bien qu'il y avait trois cents francs; prends-les, dit-il à Savonot.

— J'accepte, dit Savonot ému; tu es un ami, toi, je ne l'oublierai jamais.

Savonot a fermé sa porte; il ne reçoit plus que le photographe.

Eugène FOURRIER.

Le train le plus rapide du monde. — C'est le rapide de Paris à Amiens, — ainsi qu'il résulte d'une étude publiée dans *The Engineer*, par un ingénieur anglais, M. Rous Marten.

Ce train couvre, en effet, une distance de 130 kilo- mètres en 1 heure 21 minutes, ce qui donne du 95 kilomètres à l'heure. Vient ensuite l'express de Paris-Saint-Quentin, qui met 100 minutes pour faire 152 kilomètres, et le rapide Paris-Bordeaux, qui ac- complit un trajet de plus de 580 kilomètres en 6 heures 42 minutes (arrêts compris).

L'Angleterre n'a rien qui égale ces vitesses fan- tastiques.

Au contraire, les trains d'Exeter à Londres ou de Douvres à Londres mettent aujourd'hui *plus de temps qu'il y a quinze ans* pour accomplir leur trajet.

D'après les calculs de M. Rous Marten, la plus grande vitesse des trains, il y a quinze ans, attein- gnait 85 kilomètres à l'heure. Donc, en quinze années, on a obtenu un accroissement de vitesse de 40 kilomètres à l'heure.

Le tour du monde en trente jours. — Lorsque le chemin de fer transsibérien sera défini- tivement ouvert à la circulation, dans le courant de l'année 1901, voici, d'après le Ministère des voies et communications, de Russie, le nombre de jours qu'exigera le tour du monde par les moyens de lo- comotion rapide de terre et de mer.

De Brème à St-Petersbourg par chemin de fer; 4 jour et demi.

De Saint-Petersbourg à Vladivostock, par le trans- sibérien: 40 jours.

De Vladivostock, à San-Francisco, par paquebot: 40 jours.

De San-Francisco à New-York, par chemin de fer; 4 jours et demi.

De New-York à Brème, par transatlantique: 7 jours.

Cela ferait, au total, 33 jours.

Mais il faut tenir compte que ce calcul est fait en donnant au transsibérien une vitesse de 48 kilomè- tres à l'heure, qui sera un jour facilement doublée.

De sorte que, dans un avenir prochain, on pourra faire facilement, en 30 jours, le tour de l'hémi- sphère nord de notre planète.

Petits soupers.

L'autre jour, quelques amis se donnaient rendez-vous chez l'un d'eux.

— Eh bien, je vous attends dimanche, dit ce dernier, vous viendrez manger ma soupe, là, sans façon, « à la bonne franquette »: mon dî- ner de tous les jours; c'est bien entendu.

— Bien entendu, autrement nous n'accepte- rions pas.

Ceci amena tout naturellement la conversa- tion générale sur les bonnes habitudes d'au- trefois, où l'on s'invitait sans dérangement pour celui qui recevait, sans gêne pour celui qui était reçu.

Chacun reconnaît qu'aujourd'hui ce n'est plus ça, et qu'on ne sait pas faire la moindre invitation sans « mettre tout par les écuelles ». On vous dit: « C'est sans cérémonie, nous ne mettrons rien de plus que quand nous som- mes seuls, en famille ».

Sur ce, vous acceptez. Mais quand vous ar- rivez, vous ne tardez pas à vous apercevoir qu'on n'a pas tenu parole, et qu'il y a tout un branle-bas dans la maison.

En ouvrant la porte, des fumets variés flat- tent votre odorat; le parquet des corridors est fraîchement ciré, tout y est en ordre; les vieux habits, les chapeaux, les cannes et les para- pluies, encore surpendus aux crochets dans l'après-midi, ont complètement disparu. Pas un coin sombre; des lampes partout; c'est une vraie illumination.